

Fukushima, alerteur éthique

Michel PUECH, philosophe
Rue89, 18/04/2011

Commettre une erreur et ne pas en apprendre quelque chose, c'est cela commettre une erreur. Fukushima nous donne l'occasion d'apprendre quelque chose de nos erreurs. D'un point de vue philosophique, il ne s'agit pas d'une erreur technique, qui se résoudrait en demandant un effort aux ingénieurs dans l'avenir, ni d'une erreur politique, qui se résoudrait en essayant de trouver de meilleurs politiciens dans l'avenir.

Commençons par comprendre [de quelle sorte de catastrophe il s'agit](#).

A l'origine, une *catastrophe naturelle*, de même nature que celles dont le Japon a l'habitude, mais plus intense. Il faut quand même attendre une fois par siècle des tremblements de terre aux effets comparables et des tsunamis comparables, surtout dans cette zone nord-est de Honshû. Les Japonais ont toujours su que les constructions en bord de mer étaient vulnérables aux tsunamis. Le nombre de morts est un facteur direct de la densité de population, selon une prise de risque classique, l'évaluation *bénefices / risques* de l'habitation dans un environnement naturel donné. On peut améliorer les systèmes d'alerte et de réaction rapide, mais pas cesser d'habiter ces rivages du Pacifique, raisonnablement.

Sur cette catastrophe naturelle se greffe une *catastrophe technologique*, parce que les humains ont installé dans cet habitat à risques une centrale nucléaire. La dimension technique du problème est pertinente mais pas essentielle. Il ne s'agit pas de construire un mur anti-tsunami plus haut, en attendant la vague qui un jour sera plus haute que ce mur, puis de reconstruire un mur anti-tsunami plus haut... Certes une meilleure protection des systèmes de refroidissement, une meilleure réaction immédiate, et de nombreuses alternatives techniques auraient pu permettre d'éviter ou de limiter l'accident nucléaire. Bien sûr il fallait que cette centrale soit installée ailleurs et par des gens plus compétents, plus sérieux, plus honnêtes. On dira cela toujours et encore, avec raison, après les prochaines catastrophes. Pas plus que le premier acteur, *la nature*, ce second acteur, *la technologie*, ne permet de comprendre philosophiquement la signification de la catastrophe.

Pour cela, il faut remonter à l'analyse d'une *coévolution à trois*, celle qui est en cours sur notre planète, et dont les trois acteurs sont : la nature, la technologie, l'humain. Chacun des trois interagit de manière significative sur chacun des autres. A Fukushima la nature a interagi avec la technologie et l'impact de cette interaction sur le troisième acteur, l'humain, constitue la catastrophe comme telle. Mais dans la coévolution à trois, quelle que soit la complexité et l'imprévisibilité des interactions, l'humain est aujourd'hui le pilote, il est le responsable de fait, et donc de droit, d'un point de vue éthique. L'erreur est humaine, peu importe que la catastrophe soit une catastrophe naturelle et/ou une catastrophe technologique. Cette responsabilité humaine n'est essentiellement ni technique ni politique, mais éthique. C'est sur ce terrain que nous avons à comprendre nos erreurs pour en apprendre quelque chose.

En imaginant ces paysages qui ne pourront plus être habités par des humains pendant des décennies, il ne faut pas être triste à cause de la nature, qui a repris ses droits, car les traces d'un tsunami, d'un tremblement de terre ou d'une éruption volcanique se réparent, par le travail de la nature et celui des hommes, bien plus vite. Il ne faut pas être triste non plus à cause d'une erreur technologique, comme si nous avions stupidement laissé une vanne en position ouverte, par laquelle le césium et tout un cortège radioactif se déverseraient dans l'environnement.

Il faut être triste parce que ceux qui habitaient là et ceux qui utilisaient l'énergie de Tepco n'ont jamais eu le choix, n'ont jamais voulu cela et n'en sont pas responsables – et surtout parce que cette situation est une image de la situation globale, la situation dans laquelle nous sommes tous face aux options technocratiques, et en particulier aux options énergétiques qui en conditionnent beaucoup d'autres.

Alors, il ne suffit pas d'être triste, il faut *devenir* responsable, car si nous ne le sommes pas, c'est parce que nous n'avons pas pris conscience que nous pouvons et que nous devons l'être. Au

lieu d'une attitude globale de soumission et de délégation, qui serait le prix à payer pour jouir du confort, tant que tout va bien, nous pouvons à tout instant, d'abord quelques-uns, puis plus nombreux, passer à une attitude de responsabilité individuelle. Nous pouvons accomplir des micro-actions qui envoient des messages, nous pouvons générer un bruit de fond, une décroissance imposée par le bas, par des citoyens consommateurs qui décident d'assumer localement leur responsabilité globale. Les scénarios alternatifs (celui de [Negawatt](#) par exemple) ne seront jamais imposés par le haut, ils doivent suscités par le bas, par la mise en réseau d'acteurs individuels résolus et cohérents – pas des militants mais juste des praticiens de l'éthique au sens où *ethos* désigne le comportement réel effectif et réfléchi d'un individu.

Pour cela, prenons soin de ne pas confondre les questions éthiques avec des questions techniques, car les questions techniques sont dans ce cas destinées à interdire les questions éthiques. Les usages de l'énergie posent des questions éthiques, presque toujours, alors que les moyens de disposer de toujours plus d'énergie posent des questions surtout techniques. Voilà pourquoi les industriels, à les écouter, ne font que répondre à une « demande sociale » : toujours plus d'énergie. En un sens, ils n'ont pas tort, même si tout est fait pour faciliter cette « demande sociale ». Mais en un sens aussi il est possible de les démentir, selon cette logique ironique et non-violente des auto-collants antinucléaires : « non merci ! ». Une deuxième voiture, une résidence secondaire, un chauffage électrique, un voyage en avion pas cher juste pour le *fun*, changer mon ordinateur ou mon téléphone parce que j'ai envie du nouveau modèle... ? Non merci !

Tout au bout des câbles qui sortent des centrales nucléaires ce sont ces micro-comportements qui constituent la « demande » à laquelle l'industrie ne fait « que » répondre. Il est possible de faire comme si nous ne le comprenions pas, ou comme si nous ne pouvions rien changer. Mais ne rien apprendre de cette erreur, Fukushima, ce serait cela l'erreur.

—

Michel Puech enseigne la philosophie à l'université Paris-Sorbonne et appartient à l'équipe ETOS (Éthique, Technologies, Organisations, Société) de l'Institut Telecom. Il a publié *Homo Sapiens Technologicus (Philosophie de la technologie contemporaine, philosophie de la sagesse contemporaine)* en 2008, et *Développement durable : un avenir à faire soi-même* en 2010, aux éditions Le Pommier – <http://michel.puech.free.fr>